

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef
GNAPRON. . . Caissier.
MADELON. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés: — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouailleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

À LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT À TOUTES LES TRIQUES EMPLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
GLAQUE-POSSE. . . id.
JEROME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du nez, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

QUARANTE-DEUXIÈME

AUX GONES DE LYON

Eh ben! z'enfants, n'était-y bon, le fricot? Je n'y avais ben mis tout ça que fallait de jus et de sauce avec un petit filet de vinaigre que l'y donnait un goût de revenez-y un peu chenu; t'y pas vrai?

Gn'y a, tout de même, z'acu de gones qu'ont pas été contents pace que gn'y avait trop de poivre que ça leur faisait tordre le pif comme à de matous que reniflent de tabac. Faudrait à ces mamis-là leur z'y donner rien que de pastonnades et de marmelade de pommes cuites, de saloperies que tiennent pas au corps; c'est pas de mangeaille, ça; aussi, ceusses que se nourrissent de c'tte viande-à-gens-souls n'ont de miaillons mous comme de pattes et esquinés comme de marronniers de Bellecour.

Ayez pas peur, z'enfants, que je vous fiche dans la bedaine de plats de macaronis à la sauce blanche et de relavaille de vaisselle. Je sais, moi, ça que faut aux gones de Lyon: de bonnes fricassées de gras double, de bons restants de bouilli sautés au beurre avec de z'ognons, de grandes lichettes de pain avec de roties de fromage fort par dessus,

et pis un pot de vin du Lyonnais pour y faire passer. C'est comme ça qu'y se nourrissent autrefois, les Modères d'Ainay et du Port-du-Temple, de mamis qu'aviont de commodos qu'étaient pas piqués de z'artisons. Je veux remettre c'tte cuisine à la mode, moi, pour requinquer les gones de Lyon que tomberaient quasiment en bouze avec tous ces plats à la portion ousque gn'y a pas de quoi nourrir un canari. Les lyonnais z'y ont ben compris et y se relichent les cinq et le pouce jusqu'à l'épaule, de ça que je leur z'y fait frire.

N'empêche pas que ce diner m'a joliment fait de tarabustements. Gn'y a un M'ssieu n'haut placé qu'a p'têtre été jaloux que je l'avais pas l'évité à la chizaison et qu'a manigancé toute espèce d'anicroches pour bouziller la médée de mon han-juet. Y voulait pas que j'oye à c'tte fête ni de magistrats, ni de fonsquionnaires, ni de z'abbés, pace que censément j'aurais pas de fricots assez sades pour leur corgnolles à pain-au lait. Mais quand y n'a vu qu'y n'aviont tout de même avalé le gorgeon, alorse y m'a fallu trainasser mes grolles chez un M'sieu de mon quarquier, un homme de conséquence, ousque je n'ai reçu un ratichon que peut compter, par rapport que j'avais l'envoyé de z'évitations à de bargeois de haute habileté, sans leur z'y demander permission, et que gn'y en avait qu'y n'en étaient tombés dans de fosses-à-digestions à cause que mes goujons

n'aviont de z'arrêtes comme de picarlats et que mes paquets de couëgne n'étaient durs comme de bazanne; ça leur z'était resté en travers, les chérubins.

La dessus, y se met à farfouiller dans un gros livre qu'était censément le catéchisme de la m'man Justice, le code *Juste-n'y-a-rien*, y tombe franc au chapitre de DIGESTIONS et le v'là que se met à lire: *Post libros Digestorum seu Fendectarum in quo omne jus antiquum collectum est...* Ah! nom d'un rat! quand je n'ai entendu ça: *Porte les os digérés aux hommes eux pendus seront...* Cristi! i'y comprenais pas ben ce lapin, mais quand je n'y ai vu la digestion agraffée avec la pendaison, bon, que j'ai dit, v'là la médecine que fait de joigne-ments avec la justice, je sis rincé c'tte fois. Heureusement que le M'ssieu que me reluquait n'a connu que ma conscience n'était blanche comme ma frimousse et y m'a donné l'asolution.

Pis y en a d'autres qu'y voudriont censément que je grabotte pus le menillon des gros. Mais, nom d'un rat! sus quoi donc que je ne jouerai de la tavelle, si je peux pas sarabouler les habits à panneaux des bargeois? C'est solide, ça, au lieu que les petits y z'ont pas le coquelichon assez dur pour recevoir de z'à-plat; ça serait ben de bêtise de chapotter mes frangins, de pauvres innocents que sont sages comme de z'images. Vrai, gn'y a de gens que comprennent pas les choses. Est ce qu'y

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

PORTRAITS DE FAMILLE.

S. E. Mgr le Cardinal de Bonald.

Monseigneur Louis-Jacques-Maurice de Bonald, archevêque de Lyon, est né à Milhaud (Aveyron) en 1787, il a donc aujourd'hui 79 ans. Ses titres et qualités qu'on trouve en tête des Heures de Lyon, sont ceux-ci: — Cardinal prêtre de la sainte église romaine du titre de la Ste-Trinité au mont Pincus, archevêque de Lyon et de Vienne et Primat des Gaules.

Fils du célèbre publiciste de la restauration, et voué dès son enfance à l'état ecclésiastique, il passait pour partager les principes de son père dont la réputation rejaillit sur la sienne. En 1823 le ministère ne crut pouvoir mieux récompenser le vicomte de Bonald qu'en donnant une croix pastorale à M. l'abbé: l'âge n'effraya personne et il fut nommé évêque du Puy. — Il avait alors trente-six ans.

« Trop jeune pour être tolérant, » suivant le mot de M. de Frayssinous, le nouveau prélat se montra fort sévère et lança beaucoup d'interdits dont le diocèse s'ennuia et qu'il fut obligé de retirer. Dès cette époque Mgr de Bonald se porta comme le défenseur ardent des libertés de l'église gallicane; l'occasion de le prouver se présenta bientôt. Dans le procès intenté en 1825 au *Courrier Français* et au *Constitutionnel*, la Cour de Paris rendit un arrêt prétendant qu'une grande partie du clergé français professait des opinions opposées aux libertés de l'église gallicane; l'évêque du Puy protesta vivement contre cet arrêt dans une lettre qu'il adressa au roi; en même temps, il protestait aussi contre la liberté de la

presse que Charles X venait de rendre au pays.

Non content de cette affirmation Mgr de Bonald se joignit le 3 avril 1826, à bon nombre de ses collègues qui signèrent la célèbre *Déclaration du clergé de France*, par laquelle ils défendaient les libertés que nous avons léguées le génie de Bossuet, libertés que les Ultramontains d'alors comme ceux d'aujourd'hui présentent comme « souillées de schisme et d'hérésie, comme une profession d'athéisme politique. »

Vint la révolution de Juillet, Mgr de Bonald resta fidèle à ses premiers principes refusa l'archevêché d'Auch et celui de Paris, et en 1839 seulement fut promu au siège primatial de Lyon à la suite d'un voyage à Rome. Installé en 1840, il fut nommé Cardinal en 1841 et alla recevoir le chapeau des mains de Grégoire XVI, dans l'été de 1843. A peine installé dans son nouveau diocèse il vit sa ville archiépiscopale ravagée par la terrible inondation de 1840: il se montra alors partout et se signala entre tous par son courage et sa charité.

Dans la lutte du clergé contre l'Université, Mgr de Bonald joua un rôle important. Partisan déclaré de la liberté de l'enseignement, il laissa publier par un de ses chanoines, en 1843, un pamphlet violent sur ce sujet et, descendant lui-même dans la lice il condamna énergiquement un ouvrage de M. Dupin, ayant pour titre *Manuel du droit ecclésiastique*. La presse s'empara de ce document et le discuta ardemment; M. Dupin porta plainte devant le conseil d'Etat qui, sur le rapport de M. Vivien, déclara qu'il y avait abus. — En 1847 notre bouillant prélat ralluma le feu en publiant une lettre pastorale à propos du projet de loi de M. Villemain sur l'instruction secondaire. Cette lettre pastorale fut encore vivement discutée et chaudement défendue.

Vint 1848; Mgr de Bonald un des premiers accueillit avec enthousiasme le nouvel ordre de choses. Dans une lettre pastorale restée célèbre, il parlait des desirs ardents avec lesquels il appelait depuis longtemps les institutions

démocratiques et saluait avec bonheur une liberté semblable à celle dont jouissent les républicains des Etats-Unis. De plus, il ordonna un service solennel pour « les citoyens tombés glorieusement à Paris, en défendant les principes de la liberté religieuse et civile. »

Ces tendances libérales, cette répulsion pour les envahissements de l'ultramontanisme n'ont pas empêché le prélat d'entrer au Sénat, en raison de son titre de Cardinal, à la suite du coup-d'état du 2 décembre 1851, et d'être nommé commandeur de la Légion-d'Honneur le 19 septembre 1852.

Ces dernières années le nom de Mgr de Bonald a été de nouveau prononcé dans les luttes entamées entre les Ultramontains et les Gallicans au sujet de la liturgie lyonnaise.

Il nous serait impossible de raconter dans tous ses détails le curieux débat engagé à ce sujet; oubliant peut-être ses anciens ouvrages et les idées qu'il avait toujours défendues jusqu'alors, Mgr de Bonald crut sans doute être l'organe du clergé de son diocèse en demandant l'introduction de la liturgie romaine, et il dut être profondément surpris de la protestation presque unanime des prêtres lyonnais. Il est à croire que son S. E. avait été induite en erreur par les rapports peut-être intéressés de quelques personnes de son entourage.

Quoi qu'il en soit, la position prise à ce sujet par le Cardinal, l'appui que les Ultramontains trouvèrent dans sa propre famille dont un des membres, M. de Bonald, juge à Rodez, attaqua le clergé lyonnais avec la dernière violence, lui retirèrent en partie les sympathies de la population lyonnaise profondément blessée de cet abandon de ses anciens usages.

Fort bel homme, d'une tournure tout-à-fait épiscopale et majestueuse, Mgr de Bonald porte fièrement le poids de ses 79 ans, et semble vouloir rappeler encore qu'il a été l'un des plus jeunes prélats de l'Épiscopat français.

croient, arrimay, que je n'oye pris une trique longue comme de pontaux de mequiers à la Jaquard, pour apincher les mouches ? Y voyent donc pas que c'est sur les meilleures pièces que les crapauderies paraissent mieux, et que tant plus c'est grand, tant plus gn'y a de place pour cogner. Après tout nous verrons ben ça, la semaine prochaine n'est pas encore passée !

Toutes ces affaires là m'ont empêché de farfouiller dans l'armoire-aux-histoires; je n'en avais ben ramié quelques-unes comme celle-là de ce négociant que fait dans les papiers et qu'a dit l'autre jour aux petits merchants : Si vous tenez les articles de mon confrère un tel, je ne vous fournirai pas des miens. Et v'là les autres, bonnes gens, qu'ont besoin de la marchandise de çui-là et pis aussi de l'autre, que bavent comme de merluques à cause que vont z'être forcés de lâcher le mequier et d'aller chanter la *recolte nouvelle*, si les fabricants leur z'y refusent de vendre.

Gn'y a encore la fête du Grand-Camp ; je n'aurais ben voulu vous en déchicotter le programme de toutes les gognandises et les tours de feurce, la musique, la poste aux ânes avec de chevaux et de caniches que feront semblant d'aller à la chasse sans passeport, que les gendarmes et tous les gardes champêtres seront mis en inquisition pour les agraffer si y peuvent ; ça sera tout plein rigolo de voir ce gigaudement de guiboles et de fumerons. Faudra n'aller voir ça pour rire, z'enfants, et que les pécutiaux seront pour les pauvres. J'en ai déjà pris six de billets pour mes rédarcteurs; si vous voulez me voir, nous serons tous en cuchon dans une estalle : Claque-Posse aura son col, Wilhem Girl ses cheveux, Frère-Jacques ses moustaches et le picou de Jérôme fera l'alignement.

A t'à l'heure, les gones.

GUIGNOL.

AMOURS MAIGRES

Ballade.

Quant tout dort : l'ivrogne à la cave,
Le gueux dans son lit sans rideaux,
Sous cascamèche l'homme grave,
Et les bébés dans leurs dodos;

A cette heure où la rue est seule,
Où l'on ne voit sur le pavé
Que le profil d'un brûle-gueule,
Ou les jambes d'un décafé ;

Alors que dans la nuit muette,
On n'entend que les entrechats,
De quelques chicards en goguette
Ou les miaulements des chats ;

Pour peu qu'on ait du vague à l'âme,
Un mari dormeur, vieux et lourd,
Il est doux, n'est-ce pas, madame ?
Il est doux de rêver d'amour !

C'est cela ; mettez-vous à l'aise,
Pelotonnée au coin du feu ;
Votre chevelure vous pèse ?
Quittez là ; — soulevez un peu

Ce fichu ; — votre pied de naine
Est-il libre ? il faut desserrer
Votre ceinture, — rien ne gêne
Comme un crochet pour soupirer.

Faut-il à votre âme rêveuse
Quelque fragile adorateur,
Echine maigre et tempe creuse,
Chevelure en saule pleureur ?

Tenez, nous pourrons nous entendre :
Moi, j'aime les gens maladiés,
L'amour vrai ne peut se comprendre
Que sous les cyprès et les ifs.

Que d'autres boivent du champagne
Ou mangent des filets truffés,
Nous, nous irons par la campagne
Loin des trottoirs et des cafés.

Si nous trouvons un cimetière
Où gémit le vent du Nord,
Nous nous assoirons sur la pierre
Qui pèse sur le front d'un mort.

Pendant que les âmes en peine
Feront leur nocturne sabbat,
Moi, je fumerai du tabac
Dans ma pipe de porcelaine ;

Vous tousserez de temps en temps,
Nous entendrons craquer les branches,
Et nous verrons des ombres blanches
Près de nous errer à pas lents.

Mais je vois à vos airs de tête
Que cela ne vous charme point,
Et, franchement, pour un poète,
Il vous faudrait moins d'embonpoint.

Vous devez voir passer en rêve
Quelque gaillard au col épais,
Qui, d'un coup d'épaule, soulève
La charge de trois portefaix.

Vous aimez que d'un bras robuste
Un amoureux aux rudes os,
Tête haute et cambrant le buste,
Porte des poids de vingt kilos.

Ainsi donc mettez vous en quête
D'un hercule de carrefour,
Moi j'ai d'autres goûts en amour
Et je vais chercher un squelette.

DIOGÈNE.

LES SACERDOCES

Parmi les manies de notre époque, il en est une dont bien peu d'entre nous sont exempts, chacun y a-peu ou prou sacrifié, quitte à la railler chez son voisin.

Cette manie, c'est le Sacerdoce.

Il y a le sacerdoce de la presse, le sacerdoce de l'art, le sacerdoce de la parole à l'usage des avocats, le sacerdoce de la civilisation à l'usage des négociants et une foule d'autres sacerdoces en chambre ou en boutique pour tous ceux qui en font commerce et marchandise.

Il y a les faux sacerdoces et les vrais. Ne nous occupons que de ces derniers parce que les premiers rentrent de plein droit dans les nombreuses catégories du charlatanisme.

L'homme qui pose pour le sacerdoce est convaincu de son idée : il la caresse depuis longtemps, il l'a examinée sous bien des formes et le jour où il a découvert une nouvelle manière de la considérer, il a créé le sacerdoce de sa toquade en cherchant à pénétrer ses voisins et ses amis de la vérité de son sentiment et de la profondeur de ses vues.

On trouve encore en province, dans quelque petite ville reculée, le type curieux du journaliste sacerdotal: convaincu de l'importance de sa mission il veut civiliser, adoucir les mœurs et répandre les lumières de la civilisation; il se compare à un phare lumineux placé au milieu des ténèbres et il s'égosille à crier ses opinions personnelles au quatre coins de son arrondissement.

Pauvre brave homme qui ne comprend pas que la presse n'a jamais été que l'écho de l'opinion publique et qu'au lieu de la diriger elle l'a toujours suivie.

Le sacerdoce artistique consistait, il y a quelques années, à porter des cheveux longs d'une coudée, des ongles terribles, à ne pas se laver la figure et à prononcer, à chaque phrase, les mots cabalistiques qui remplacent la science chez les critiques de peinture et de sculpture.

Eux, voulaient régénérer l'humanité par la couleur et ramener les mortels dans le sentier de la vertu par l'exposition de leurs tableaux gigantesques, où l'on voyait la vertu en robe rouge couronnant de palmes vertes un tas de petits galopins en tuniques bleues. Dans l'idée de ces rapins estimables, la vue de cet ouvrage magistral devait reconforter les honnêtes, faire trembler les méchants et ramener les timides.

Ils n'ont réussi qu'à créer une génération de peintres d'enseignement.

Le sacerdoce du commerce est une plaisanterie d'un autre genre, et il est d'un grotesque achevé d'entendre un brave négociant, après un inventaire qui a bourré ses poches, venir vous dire :

» Le temps n'est plus des grandes phrases creuses, la théorie des échanges est le seul évangile des temps modernes ; Dieu est détroné par la vapeur, et ses commandements, par les deux grands mots : production, consommation.

» Je viens de gagner cent mille francs, j'ai fait avancer de cent kilomètres l'humanité dans la voie du progrès.»

Car c'est une chose remarquable, tous les hommes à sacerdoce ont pour mission d'agir sur l'humanité; ils ne se contentent pas d'endormir leurs voisins, leurs amis, leurs parents, ils s'en vont criant partout comme ce bon Jonas, retour de la balaine :

— Encore quarante jours et Ninive sera détruite si elle ne m'écoute pas.

Heureux hommes, ils possèdent une richesse que personne ne leur envie, bien qu'elle en vaille cependant la peine; ils ont la foi en quelque chose et en eux-mêmes, ils croient; et, bien que l'évangile ait annoncé qu'avec de la foi gros comme une graine de moutarde on soulèverait des montagnes, et qu'ils n'aient pas encore soulevé la montée Rey, ils n'en sont pas moins heureux et convaincus.

Saluons-les quand ils passent mais comment distinguer les faiseurs et les croyants, les charlatans et les honnêtes.

GNAFRON.

PETITE NOUVELLE.

Un de mes amis, — retour de Londres, — m'a raconté dernièrement un acte de dévouement d'un chien anglais qui laisserait loin derrière lui le chien de Montargis, dont nous sommes fiers à juste titre.

Voici la chose :

Il y a deux ans, — un anglais et son chien, partirent ensemble à la découverte des sources du Nil.

L'anglais s'appelait sir William, — le chien répondait au nom de Black.

Tout alla assez bien jusqu'au vingt-sixième jour du voyage où l'homme et le chien, trompés par de fausses indications, s'engagèrent dans un désert dont le nom m'échappe; — mais qui pour être moins connu que le Sahara, n'en est pas moins fort désagréable à traverser.

En effet, après vingt-quatre heures de marche consécutive sur du sable qui, outre l'inconvénient d'être brûlant avait celui d'entrer dans les souliers de l'anglais, — ce qui est agaçant au dernier point; — sir William et son chien en étaient arrivés à un degré de fatigue que je renonce à décrire.

Black tirait une langue à rendre jalouse une concierge. Quant à son maître, il ne se tenait debout que par un miracle d'énergie; depuis plusieurs kilomètres même, il

avait essayé de tromper sa lassitude en sautant à cloche-pied : indépendamment de la distraction qu'il trouvait dans cet exercice, — une de ses jambes pouvait se reposer pendant que l'autre foulait le sol africain.

Mais ce moyen extrême épuisa complètement ses forces, et à un moment donné, le seul mouvement qu'il pût faire fut de s'étendre sur le dos, pendant que Black se couchait sur le ventre.

Ils restèrent longtemps dans cette situation qui devint bientôt intolérable, car les tortures d'une faim dévorante vinrent s'ajouter à l'épuisement de leurs forces.

Après avoir vainement tenté de trouver dans le sommeil un oubli à ses crampes d'estomac, sir William regarda Black, et se tint le raisonnement suivant :

— Nous sommes, mon chien et moi, dans un désert où il se rencontre peu de restaurants, — même à vingt-cinq sous.

J'ai une faim terrible, et Black doit avoir un appétit non moins féroce.

L'exemple du radeau de la Méduse est là, — il n'y a pas à se faire d'illusions, et nous sommes infailliblement destinés à nous entre-dévoré.

Seulement mon chien ne saurait comprendre le mécanisme du tirage au sort, de sorte qu'il va arriver ceci ; c'est que celui des deux qui aura le plus faim, mangera l'autre le premier.

Or, comme il me paraît impossible que n'importe qui, — homme ou bête, — puisse avoir plus faim que moi, je me vois forcé de me livrer à un acte qui répugne à un membre de la société protectrice des animaux, mais qu'excuse la nécessité.

Ce disant, sir William prit son couteau et l'ouvrit en considérant son chien d'un œil où l'attendrissement se mêlait à une résolution froide et calculée.

Black cependant avait comme un pressentiment qu'il allait se passer un grand événement dans son existence, et qu'une question de vie ou de mort pour lui, s'agitait dans l'estomac de sir William.

Le couteau lui expliqua tout !

Alors il se leva paisiblement sur ses pattes, essaya de donner du jeu à ses muscles roidis, s'éloigna de quelques pas pour prendre du champ, fit entendre un hurlement plaintif, — et d'un élan bien calculé vint s'embrocher sur le couteau ouvert, qui le traversa de part en part !

Le couteau avait quinze centimètres de lame, et Black était fort maigre.

La malheureuse bête, avec un dévouement qu'on ne trouve pas chez les hommes, avait voulu épargner une cruauté inutile à sir William, et s'était suicidée pour se conserver un maître.

Sir William mangea Black et ne découvrit pas les sources du Nil.

NATHANIEL BUMPOO.

Avis-Guignol.

☞ **L'oncle** qui vient de marier une de ses nièces dans les environs de Lyon, est prévenu que Guignol est au courant de tout ce qui se passe. Qu'il cesse donc ses poursuites pour brouiller le jeune ménage, autrement Madelon saura bien mettre un terme à ses manœuvres.

★ ★

☞ **Le Commis** d'une administration qui a soustrait dix francs à un vieillard en embrouillant un compte qu'il faisait avec lui, est averti que ce petit tour de coquin a eu des témoins, que ces témoins en ont été scandalisés et qu'ils sont venus en toute hâte le raconter à Guignol.

★ ★

☞ **L'employé de commerce** qui oublie son ancien métier pour desservir ses camarades auprès de son patron est prié de cesser son petit manège. Un reste de pitié engage ses victimes à l'avertir avant de procéder autrement.

CRINOLINES ET BALAIS.

Pétition.

A Monsieur le Rédacteur en chef du journal de Guignol.

Monsieur le Rédacteur, en chef,

Après avoir examiné et discuté en assemblée générale si nous devons nous adresser au *Courrier de Lyon*, au *Salut Public*, au *Progrès* ou à vous, pour donner la plus grande publicité possible à la pétition ci-après qui soulève une grave question de notre époque, nous avons tous été d'avis de vous donner la préférence, c'est ainsi qu'avant même qu'on eût proposé un scrutin plus ou moins secret sur cette question, chacun s'est écrié : Guignol ! Guignol ! nous préférons Guignol, nous voulons Guignol !!!

En présence de cette unanimité nous venons vous prier, monsieur le Rédacteur en chef, de vouloir bien accorder à la requête que voici une place dans vos colonnes. Elle ne pourrait avoir pour la conduire jusqu'au pied du trône un chef de train meilleur que vous.

Les soussignés,

Producteurs, fabricants et marchands de balais de toute essence et de toute provenance, ont l'honneur d'exposer :

Que leur commerce jadis florissant, qui s'étendait de la campagne à la ville, de la cave au grenier, de la cuisine au salon, de l'écurie au boudoir, et d'un bout de la France à l'autre, en traversant les rues, les quais, les places, les grandes routes et même les chemins de petite vicinalité, va en s'amoindrisant de jour en jour, et se trouve à la veille d'une ruine complète ;

Que les tourneurs et fabricants de manches pour les balais et balayettes se ressentent aussi d'un chômage qui leur porte le plus grand préjudice ;

Que la cause qui fait ainsi tomber à zéro ce genre d'industrie, doit être exclusivement attribuée à la crinoline d'abord, et ensuite aux robes à queue et à traîne qui en sont la conséquence ;

Que ces robes, par défi ou jalousie, s'efforcent d'envahir et de balayer le plus de terrain possible comme si elles avaient à ramasser beaucoup d'engrais pour la grande ou la petite culture ;

Que les balayeurs de ville, les concierges, les cochers, les valets de chambre, les cuisinières et les bonnes à tout faire, ne se plaignent pas, il est vrai, de voir ainsi leur travail considérablement diminué ; mais que cet état de choses, en les entretenant dans une espèce de *far niente*, pourra devenir très compromettant un jour, lorsqu'ils seront obligés de reprendre le manche du balai ;

Que ces bons serviteurs, depuis la gardeuse de dindons jusqu'au frotteur de M. le duc, ne voulant

plus se charger alors d'une besogne tombée en désuétude aujourd'hui, se mettront tout simplement en grève, sur tous les points de l'Europe. Or, les soussignés le demandent, que deviendrait le gouvernement et ceux qui ont l'habitude de vivre à bouche que veux-tu, si seulement les cuisinières et les bonnes à tout faire se mettaient en grève ? ne serait-ce pas là le signal d'une révolution universelle ?

Par ces motifs,

Les soussignés réclament humblement :

1° Que les crinolines, les robes à queues et les robes à traîne soient supprimées par un décret rendu dans un bref délai ;

2° Que, dans le mois qui suivra ce décret, toutes les robes qui se trouveraient encore dans cette dernière catégorie, soient coupées à dix centimètres au-dessus de la cheville par des agents commis à cet effet ;

3° Que les lambeaux d'étoffe, provenant de ces exécutions, soient déposés dans des hospices de charité et convertis en petits vêtements pour les enfants anonymes déposés dans ces hospices, lesquels seront très heureux de se trouver vêtus par ces queues de robes ayant peut être — le hasard est si grand ! — appartenu à leur mère.

Dans l'espoir que vous voudrez bien, M. Guignol, soutenir leurs justes réclamations, les soussignés se proposent de vous offrir un superbe araignoir dont la hauteur vous permettra d'atteindre les corniches les plus élevées.

Veillez agréer, M. le Rédacteur en chef, l'assurance de leur considération distinguée,

BALAI DE JONG, — BALAI DE BOULEAU
BALAI DE GENET, — BALAI DE CRIN,
BALAI DE CHIENDENT, — ROSE BALAYETTE, — JEANNE PLUMEAU.

CAFÉS CONCERT.

L'ELDORADO.

Il faudrait ne pas avoir quarante centimes dans la poche d'un ami, pour ne pas se payer une soirée à l'Eldorado. — Malpeste ! — M. Charbonneau y fait bien les choses. — L'on admire à... l'entrée de son éta...blissement (dzin ! Boum !) des grottes qui seraient pleines de fraîcheur et de poésie, n'étaient les becs de gaz qui jurent avec les stalactites, et les petits cabinets, destinés à l'usage que l'on sait, récelés par les cavités pittoresques de la grotte.

Entrons dans la salle.

Le dimanche, tout est plein et regorge de spectateurs les plus variés. — D'inombrables familles envahissent les tables et les peuplent de morceaux de saucisson et de jamboneau, au risque de faciliter une invasion de trichines dans nos murs. — Il se combine alors dans l'air des émanations de chaussettes et autre senteurs qui n'ont rien des parfums de la rose, pour le plus grand désespoir des odorats délicats. — Si l'on se rattrapait au moins sur l'ouïe ; — je me garderais bien d'insinuer que l'on y fait de mauvaise musique, — mais l'orchestre ne brille pas précisément par la variété de son répertoire, polkas et quadrilles s'y suivent et s'y ressemblent avec une monotonie désespérante ; — d'ailleurs, les dilettanti de l'endroit sont on ne peut plus indifférents à tout ce qui ne touche pas Busseuil ou Baudin. — Louise Busseuil, oh ! — Marguerite Baudin, ah ! — Deux étoiles qui filent...

de l'Eldorado au Casino, et réciproquement. — A l'aspect de ses idoles, l'auditoire tout entier met la main dans son gilet pour comprimer les battements de son cœur... — Toute cette belle et enthousiaste jeunesse de 1866 se pâme à l'admirable façon dont Mlle Baudin phrase «Pauvre Panard, tu n'es qu'un ccc...anard», avec autant de C que vous pourrez en prononcer. — Les ris s'épanouissent largement sur les faces fortement colorées des bourgeois en belle humeur pour qui ces vers de Frébault :

A bas l'cach'mir, ça dissimul' les charmes,
Faut pas gêner l bourgeois dans ses goûts !

ont une saveur toute particulière. — Et de fait on imaginerait difficilement quelque chose de plus suave que ceci :

Mes deux biceps sont roug'comme des carott'...

avec accompagnement de grosse caisse. — D'étranges feux brillent dans les yeux des pâles voyous, quand le poète Frébault — toujours Frébault — par la voix de la déesse du bœuf gras, s'écrie dans un bel accès de lyrisme :

J'etal'mon torse, et je cach'pas ma poitrine,
Faut en donner au peup'l pour son argent.

— Et c'est alors un délire, — la première d'*Hernani* — les sifflets en moins. — Les enthousiastes féroces, fiévreux crient, claquent, trépignent, versent des larmes de bonheur. — C'est une allégresse publique. — On s'embrasserait mutuellement si l'on avait assez de place pour se retourner.

Comme contraste à cette poésie des halles citée plus haut, — il est une chanteuse qui a l'héroïque courage de roucouler de plaintives romances à ce public blasé. — Cette demoiselle rose — elle s'appelle Rose — use, mésuse, abuse de son nom à ce point que, non contente de s'en garnir le corsage et les cheveux, elle s'en met aux lèvres, aux joues, en distille dans ses romances, enfin nous sature des sens de Rose.

Ici ma franchise me forcerait à avouer que cette Rose manque un peu de fraîcheur, si ma prudence ne m'en faisait redouter les épines.

L'Eldorado donne en ce moment une seconde édition de Donato, — et le tirage ne s'arrêtera pas là, devant cet engouement de phénomènes amputés qui s'empare du public.

En voyant l'argent et l'admiration dont on paie les sauts de ce jeune danseur, il faut vraiment une grande philosophie et un stoïcisme de spartiate, pour ne pas regretter de posséder ses deux jambes. — Et je commence à croire, avec Henri Rochefort, — qu'en l'an de grâce 1866, où toute infirmité phénoménale mène à la fortune, sinon à la gloire, — ce qui peut arriver de plus heureux à un citoyen français c'est de naître avec une tête d'éléphant.

C'en est assez je crois, — et pour bien terminer il ne me reste qu'à saisir mes foulards et à m'écrier dans les transports d'une louable indignation : « O tempora ! O mores ! » Aïe !... pardon..., je crois que je viens de marcher sur la citation favorite dont M. Pierre Véron, moraliste breveté S. G. du *Salut Public*, — émaille ses lettres parisiennes. Ça ne m'arrivera plus.

Et allez donc ! M. Pouinard, en avant :

V'la la peau d'âne qui ronfle,
C'est l'instant du branle-bas ;
Allez voir dans son triomphe
La déesse du Bœuf-Gras. (bis... — Oh non !)

CÉCILE CHOPINARD.

P. S. — L'Eldorado a son organe, — une réduction d'*Argus* et *Vert-Vert*. — M. Edgard Sevray y signe des comptes-rendus, où il prodigue les coups d'encensoir aux artistes de l'établissement. — Je signale le guet-apens aux victimes de : *Le ménage de Guignol* ?

C. C.

AVIS.

Nous recevons journalièrement des réclamations sur l'envoi du journal ; comme nos expéditions se font très régulièrement, nous prions nos abonnés de réclamer sur les lieux à l'administration des postes.

Nous donnons avis que nous n'avons confié à aucun courtier le soin de faire des abonnements au *Journal de Guignol*. Pour être régulièrement servi il faut s'adresser directement à nous.

THÉÂTRE.

C'est demain que finit l'année théâtrale, et M. Delestang va remettre son sceptre aux mains de M. d'Herblay.

M. Delestang, est une vieille connaissance des Lyonnais : nous avons eu l'occasion d'apprécier et même de critiquer sa direction parfois trop commerciale ; — mais aujourd'hui qu'il nous quitte, nous ne devons nous rappeler que sa capacité réelle en fait d'administration financière et sa loyauté incontestable.

M. D'Herblay nous arrive pavé de bonnes intentions et le cerveau probablement garni de projets superbes : nous ne pouvons que souhaiter leur réalisation, en engageant tout fois le nouveau directeur à ne pas trop se lancer dans des promesses exagérées qui seraient nuisibles à ses intérêts mêmes.

Nous autres gens de province, nous n'accueillons jamais sans un sentiment de défiance les réclames et les bouiments auxquels se laissent prendre les parisiens, comme les oiseaux à la glu.

Ceci dit en manière de réflexion et sans insinuation malveillante contre M. D'Herblay, dont nous ne connaissons pas encore le programme.

Nous pouvons cependant affirmer que les rentrées seront maintenues aux *Célestins*, ainsi que nous le demandions dans un précédent numéro.

Il faut savoir gré à M. D'Herblay, de cette détermination qui est un bon augure de la déférence qu'il entend avoir pour les désirs et les droits du public.

Cet ordre d'idées me ramène par une pente douce à M. Emile Augier, qui trouve les gens de province trop simples pour comprendre sa prose, et les comédiens — de province toujours — trop peu dignes de la réciter.

Les premiers à Lyon, nous avons signalé l'inconvenance du procédé de cet académicien ; et quelques jours après, le *Salut Public* s'empressait de faire les mêmes réflexions que nous.

Jusqu'à-là rien de mieux, et nous serons toujours heureux de fournir des idées à notre excellent confrère : « Qui donne aux pauvres, prête à Dieu. »

Mais où la chose devient comique, c'est lorsque notre susdit confrère paraît vouloir s'attribuer exclusivement le mérite d'avoir relevé les façons cavalières et les tendances libérales de M. Emile Augier.

En effet, les lecteurs de cette feuille quotidienne ont pu voir que dans une de ses dernières chroniques du jour, M. Linossier parlait au pronom personnel et avec une satisfaction intime assez amusante de ses réflexions, de ses observations, de ses réclamations à propos du décret de M. Augier, déjà nommé.

Nous ne tenons en aucune façon à être cités par le *Salut Public*, dont il ne nous est cependant pas désagréable de parler de temps en temps ; mais toutes les fois que nous verrons ce journal d'annonces mettre un aplomb réjouissant et une assurance bouffonne à tirer vanité de choses que nous avons dites avant lui, — nous ferons rendre à Guignol ce qui appartient à Guignol.

Voilà qui est fait.

Une bonne nouvelle pour finir : la *Fanfare des Célestins* organise pour les premiers jours du mois de mai, une grande fête musicale au succès de laquelle rien ne manquera. Madame Marie Saxe et M. Castelmary, de l'Opéra, M. Vieuxtemps, dont nous n'avons pas entendu depuis longtemps le magique violon, doivent prendre part à ce concert. Nous viendrons tous applaudir la vraie, l'unique Africaine ; et chacun reverra avec plaisir notre ancienne basse, qui ne nous a laissé que de bons souvenirs.

Nous prêtons le concours de notre publicité à la *Fanfare des Célestins*, avec d'autant plus de plaisir que son président, en sa qualité d'ancien ami de M. Raphaël Félix, n'a pas toujours dû nous porter dans son cœur.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Pingoin. — Comme tu es curieux, oiseau de mer, la première lettre est un Z. Es-tu satisfait ?

X. — Ton écriture est bien contrefaite pour ne pas nous donner des soupçons sur l'intention qui a guidé ta plume. Si c'était vrai, mon gone !

Démocrite, avocat de campagne. — Avocat du spiritisme campagnard, tes articles feront plus de plaisir à M. Allan Kardec qu'à *Guignol*, organe du bon sens populaire.

Trique de la meulière. — Brave gagne-petit, on prendra ta défense, mais dans quelques jours et en prose.

Brutus. — Ce n'est pas à nous à faire ces réclamations ; portez-les à un journal auquel un timbre de six centimes donne le droit de les insérer.

Alexandre. — Que diable veux-tu que nous allions faire dans cette galère ? Entre l'arbre et l'écorce il ne faut jamais mettre le doigt.

Albert D. — Merci pour une ou deux, les autres ont de grandes barbes.

Coquelicot. — Et les chapeliers, que deviendraient-ils si ta pétition était accueillie par la Providence ? Tu n'as pas pensé à cela, pour sûr.

Tsancre Per. — C'est bien tard pour raconter un poisson d'avril ; quant à tes lettres, elles seront bien reçues, sois-en sûr.

Claude R., tisseur. — Nous ne pouvons accepter vos vers, bien que quelques-uns d'entre-eux renferment de grandes vérités.

Un grincheux. — Notre opinion sur M. Em. Augier et sa *Contagion* est bien semblable à la vôtre, et il est à croire que tous les Lyonnais sont du même avis. Nous attendons les lettres promises.

Gone de St-Georges. — Toute vérité n'est pas bonne à dire ; malheureusement tu dois le savoir aussi bien que nous.

Félix Devernol. — C'est entendu.

Père de famille. — Tu veux une ordonnance pour le mal que tu nous signales ; eh bien ! mon vieux, prends-ta grolle et sers-t'en si on entre chez toi.

X. de Z. — Renvoyé au bureau de quelque grand journal.

Les Gones du nord des Brotteaux. — Marci, z'enfants, votre couronne a fait gicler de bonheur dans mon carcelet ; je sis sensible tout plein à votre attention délicate, et je vous dis que ça

GUIGNOL.

Le Gérant, E. THOMAIN.